



FIRE RUSH

JACQUELINE
CROOKS

DENOËL
& D'AILLEURS

Fire Rush

Jacqueline Crooks

Fire Rush

roman

*Traduit de l'anglais
par Nathalie Carré et Karine Guerre*

DENOËL
& D'AILLEURS

Titre original :

Fire Rush

© Jacqueline Crooks, 2023

Couverture : Photographie © Adaeze Okaro / Sérigraphie © Kate Gibb /
Typographie © Jodi Hunt

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2023

*Pour Kirsten et Paul,
à jamais reconnaissante*

*J'avais pensé m'éloigner du redoutable
Savoir
Des flammes. Des tulipiers. Des arbres trompettes
Hantés de spectres. De l'intime
Désastre. Du jugement dernier. Du mystère de l'ivresse*

*Et des filets de fumée qui crient Solitude,
Solitude, en sortant des gouffres*

*Mais me promenant dans les bois alternés
d'ombre
et de lumière
Je ne savais
rien alors des villes et de la mort de ses enfants
fauchés
en leur saison de danse.*

Olive Senior, « Cockpit County Dreams »¹

1. Poème extrait du recueil *Talking of Trees*, University of Texas Press, 1985 (non traduit en français).

LIVRE PREMIER
UNDERGROUND : LA CRYPTTE

Novembre 1978 - novembre 1980

« Si le son est vie et le silence mort, l'écho qui se répercute à l'infini ne peut être que l'expérience de la vie, la source d'une narration et un modèle pour l'histoire. »

Louis Chude-Sokei,
Dr Satan's Echo Chamber :
Reggae, Technology and the Diaspora Process

Suis la fumée

Une heure du mat'. Prêtes à enflammer la piste, toutes les trois. À mettre les pieds là où on n'avait pas le droit.

Nous, trois filles de la Cité-Cimetière – deux Antillaises, une Irlandaise. Qui dit mieux? Pas le top, mais pas de quoi nous mettre un stop. Tout ce qu'on veut, c'est un peu de riddim¹. Alors on plonge, tout au fond, dans le dancehall de la Crypte.

« Allez, viens », crie Asase. Elle descend l'escalier. Aura de grande prêtresse. Ses cheveux enturbannés dans un Ankara rouge comme une tour infernale.

Asase est la plus âgée, vingt-cinq ans, un an de plus que moi et Rumer.

Rumer n'a rien à voir avec sa famille de rouquins irlandais. Ma go est grande, gaulée par la danse, avec des abdos plat-plaquettes – androgyne. Blonde, elle teint ses cheveux en noir obsidienne et les planque sous un bonnet rasta en mailles rouges, jaunes et vertes.

1. Les termes renvoyant à la culture jamaïcaine – notamment à la culture musicale liée au dub – sont explicités dans un glossaire en fin d'ouvrage. (Toutes les notes sont des traductrices.)

On se faufile devant un groupe de gars qui jacassent. S'arrête devant la porte voûtée en bois. On sniffe notre dernière bouffée d'O₂.

Je suis Asase à l'intérieur. Ma go suit la fumée. Se glisse sous les arcades. Ténèbres du dancehall. Corps entassés. Nuages de ganja. On s'appuie contre les murs en pierre calcaire, ça mord la peau, à côté de deux enceintes hautes comme des cercueils qui nous envoient vibrer direct dans l'outre-monde.

C'est parti. Ça se passe comme d'habitude : un rasta attrape Rumer. Une chance parce que c'est le seul genre de gars avec qui elle acceptera de danser.

« Ils respectent, ce sont mes frères », dit-elle.

Un sweet bwoy attrape Asase.

Test, test : un-deux, un-deux. Les lumières s'allument quelques secondes.

Il reste plus qu'un type de gars pour moi.

Un grand mec à la peau claire, visage couleur sable mouillé, me scrute de ses yeux verts, figé dans son silence. Il m'attrape sans même un « Salut, on danse? ». Que dalle.

Gaffé : les gars ont que trois façons de t'attraper – généralement par-derrrière.

Possibilité 1 : par-dessus le coude. Collé-serré, renversé-frotté.

Réponse : oubliée!

Possibilité 2 : par la main. Petit tour – yeux dans les yeux – checke le body – fonceur-frotteur.

Réponse : aucune. Abandonne ton corps le temps d'un morceau – au moins.

Possibilité 3 : un soft bwoy te tape sur l'épaule.

Réponse : pas mal.

Ce gars-là pue l'embrouille. Je le vois à la manière dont il me tire à lui (possibilité n° 1), à la taille de sa ceinture et à la manière dont il se colle contre mon centre de gravité. Son corps n'est pas fait pour les riddims ; il est modelé pour les zones de conflit, les combats de rue.

Je remue les fesses, éloigne mon pubis de son érection.

Il colle sa bouche à mon oreille et, dans une haleine chaude : « Tout doux. » Étale ses paumes sur mon boule et me tire de nouveau à lui.

Il m'agrippe face B après face A. Sans un mot. Nous sommes dans une crypte rendue épaisse par la poussière des duppies ; sous nos pieds bouillonnent des rivières oubliées, des ruisseaux, des égouts.

La fumée a tout envahi. De plus en plus compacte, elle m'étouffe. Je me demande pourquoi j'attire ce genre de types, des types comme mon père. Des gars qui te fichent les jetons rien qu'à être là. Qui d'un regard embrochent le silence.

Encore quatre morceaux avant que je sorte mon excuse de good girl : « 'Scuse. Faut que j'aille aux toilettes. »

Le gars hoche OK. Je respire. Un étage plus haut, je m'assieds sur les toilettes. Odeurs d'encens et de bougies, du vieux bois des églises. J'allume un spliff, fais pénétrer plus de fumée dans mes poumons, un shoot de Muma dans mes veines.

J'entends son chant, sa voix de soprano, de vent et de roseau. Elle s'insinue en moi comme une onde sonore, et la voilà qui entonne : « Ma fille, *I and I*, nous sommes la mélodie. »

Esprit ou pas, Muma est tout ce que j'ai. La seule en qui j'aie confiance.

Je murmure : « Reste. » Mais elle n'est plus là.

J'imagine la fumée de mon spliff s'enrouler autour de mon partenaire, l'entraîner six pieds sous terre, loin sous la Crypte. Mais le mec m'attend en bas de l'escalier. Et merde. Une main passée dans sa ceinture, comme s'il avait un flingue.

« On y retourne, babe », il dit et m'attire vers le dancehall, me colle contre un mur et se cale confort contre mon corps.

Je retiens ma respiration et prie pour qu'un bon gros reggae me libère de ses mouvements lascifs. Mais je suis coincée. Morceau après morceau.

Trois heures du mat', dix pieds sous terre. La ville pèse sur nous de tout son poids. Ça pue la sueur, le plomb et l'air vicié.

« Je reviens tout de suite, hurle le gars dans mon oreille. Faut que je trouve un briquet. » Il sort une cigarette.

Je joue mon coup dare-dare, m'éclipse dans la masse des skankers aux yeux clos, absorbée dans le sillage des échines ondoyantes. J'essaie de me rapprocher le plus possible des platines, de regarder le MC, pour voir comment il manie le mic et les commandes. On danse dans le noir, on s'enjaille, collés aux morts. Je les sens s'entortiller autour de moi, tourner, tourner, percussions aux chevilles et aux poignets, corps brisés-battus par le beat. Le dub master enchaîne les disques, face après face. Rythmes syncopés, temps désynchronisé. Mots bouche bée, mots léchés par une langue venue de loin. Je vais lui prendre le micro des mains, répandre le feu sur Babylone. Dans ma tête, je débite les paroles :

Set it
Set it
Come mek we hear it from the uptown posse
Get down
Get down
Every posse drive forward
Fire!

Les corps ondoient comme des algues. Synthétisant l'air et les basses.

Dans les grottes du son, on skanke au ras du sol, l'esprit en vol. On balance nos pas, nos bras, comme des offrandes aux enceintes, déesses en bois bruissant de voix qui s'estompent.

Les habitués sont éparpillés aux quatre coins de la salle voûtée. Rincés par la tempête de sons, ils tanguent sous les arches. Certains se collent contre les murs, d'autres bouillonnent dans l'épicentre, sous les nuages de fumée qui planent à basse altitude. Des anonymes traversent la salle, prennent position sur les côtés. Eustace, le propriétaire de la boutique Dub Steppaz Records, skanke près des platines, une main dans le dos, l'autre qui s'agite dans l'air. Cynthia, la reine du lovers rock avec sa coupe afro aux reflets de bronze, qui berce doucement son ventre flasque quand elle chante, se balance sur les reggae-love. Et Lego, au milieu de la piste, se dédiant du mieux qu'il peut au two-step avec sa jambe artificielle. Il skanke dur, sa canne projetée comme une lance, hurlant «À bas Babylone». Personne ne sait s'il est devenu fou ou s'il a atteint un autre degré de conscience, comme les leaders de nos rassemblements et de nos manifs,

tous ces hommes qui scandent « Black Power » par-dessus les têtes des sistren.

C'est l'heure du lovers rock. Nos corps sont des embarcations qui tanguent à travers chaleur et fumée, sous la pression des aigus et des graves. J'oscille dans le centre bouillonnant, loin des murs où les hommes bougent, mus par une muette urgence biologique, s'appuyant sur les femmes pour retrouver l'équilibre.

Le MC crie dans le micro, sa voix dans les ténèbres, hurlant par-dessus les vagues sonores. Derrière les platines, c'est là que j'ai toujours voulu être. Pour modifier la trajectoire du son. Je prendrais un bon vieux dub-pays, genre mélopée des anciens qui content les aventures des divinités de nos empereurs.

Je t'enverrais ça dans l'exosphère.

Quelqu'un me prend la main. Me fait doucement pivoter vers lui.

J'essuie la sueur sur mes paupières, lève les yeux. Les faibles lueurs des platines s'allument par intervalles et je distingue un visage qui semble un sourire posé sur un roc. Il me regarde comme s'il me connaissait depuis toujours, des volutes de fumée bleutée enroulées au-dessus de sa tête.

Il approche sa bouche de mon oreille, me dit qu'il s'appelle Moose.

« On danse ? » ajoute-t-il.

Je distingue un nez court et large, des lèvres épaisses qu'il presse comme s'il mâchait ses pensées. Yeah ! C'est l'un de ces hommes dont la beauté te renvoie dans le passé.

« Je m'appelle Yamaye », dis-je en hochant la tête.

Il place une hanche près de mon bassin. Ses mains sur mes épaules, l'entrejambe à une distance courtoise de mon bas-ventre. Riffs de guitare électrique. Gémissements du chanteur. Nous dansons, rub-a-dub-squat, sa joue effleure la mienne. Son cou exhale des bouffées de vanille, de fèves de coco et d'aiguilles de pin. Je frissonne tandis que nous tanguons sous le plafond passé à la chaux.

Plaquée contre lui, je sens les chants anciens vibrer sous ses côtes : tambu, Sa Leone, jawbone. Le gars est différent. L'électricité qui me parcourt me dit que mon destin va se charger sur le sien.

Les rythmes nous tiennent en leur pouvoir. La salle est une fournaise, emplie de corps transpirants. Moose me prend la main et se fraie un passage pour sortir de la Crypte.

« Allons prendre l'air. »

Nous montons l'escalier métallique. Le gars a encore sa main dans la mienne. Depuis quand on ne m'a pas tenu la main, à part Asase et Rumer? Je dégage mes doigts, me ressaisis.

Sortis par la porte latérale, direct sur le parvis de l'église, où l'allée pavée mène à la rue principale. Dans l'air froid de novembre.

Norwood est une des petites villes industrielles situées à l'est de Londres. Moitié-village, moitié-banlieue : une excroissance urbaine. Nous sommes en 1978, mais la ville paraît hors du temps, coincée dans le passé. Les livres d'histoire racontent qu'elle a été construite sur la clairière d'une forêt d'épineux, autrefois lieu de rituels païens, non loin des rives marécageuses d'une rivière datant de l'époque préhistorique. Les ouvriers trouvent parfois des os et des

dents de mammoth lorsqu'ils labourent les terres en profondeur.

Mes yeux me font mal. Je cligne à plusieurs reprises, inspire lentement, longuement l'oxygène et expire dans le bleu profond de la nuit. Des micro-bulles de sons flottent dans l'air. Odeur des mauvaises herbes qui pourrissent dans le cimetière; impression que les morts pourraient se réveiller sous l'action conjuguée de la fumée de sinsemilla et des rid-dims supra-wattés.

Nous sommes éclairés par la faible lueur qui émane des fenêtres latérales de l'église. Je regarde Moose plus attentivement : peau marron aux reflets bronze, iris fragmentés comme l'écorce des arbres. Son sourire vient d'un endroit ombragé de son être.

Mes veines s'enflamment, mon bas-ventre me lance.

« Je suis venu pour le dub master », il dit, et sa voix carillonne comme une chanson des Caraïbes. Il ajoute qu'il est dans le pays depuis huit ans.

« Il n'y a que ça dans le coin, je réponds. À part le Wolf Pub et le marché aux bestiaux. »

Il me dévisage, un sourire aux lèvres : « J'ai l'impression qu'il se passe plein de choses, au contraire. »

Nous marchons vers l'entrée de l'église, nous adossons au mur, observons la faune de l'autre côté de la rue principale : groupes de jeunes aux yeux en déroute, lames planquées dans les poches arrière. Ils marchent plein nord, vers la ligne de chemin de fer qui traverse la ville en son cœur; au café Delhi Wala, un vieil homme essuie les tables, les dresse en prévision du service matinal. Les lumières vacillent au-dessus de lui.

« Tu trembles », dit Moose.

Il m'enroule dans son Gabicci en daim. Je le serre autour de mes épaules.

« C'est intense en bas », je dis.

L'homme avec lequel je dansais plus tôt passe dans la pénombre avec un autre. Ils parlent à voix basse ; ils ont tous les deux l'air énervé.

Moose surprend mon regard posé sur lui et me demande si je le connais.

« Je l'avais jamais vu avant ce soir. Le type m'a forcée à danser. Il voulait plus me lâcher.

— Fais gaffe à toi. Le Crabe, c'est comme ça qu'il s'appelle. Vise un peu comme il marche. Les pieds d'un côté, le regard de l'autre. Quitte jamais ses yeux. Les jambes, y a pas à s'inquiéter.

— Y a plein de mecs comme ça par ici. »

Je regarde Moose dans sa chemise en soie noire, qui miroite comme une eau sombre, je me demande quel genre d'homme il est.

« Non. Celui-là, il retient les femmes chez lui. Fait ce qu'il veut. » Il lève brusquement les bras : « Puis il les fout dehors comme de la merde. Il a planté plusieurs frères. Il s'est jamais fait coffrer. Trouve toujours un autre trou pour se cacher – cette ville, par exemple. »

Je croise les bras, tout en m'emmitouflant dans les manches de son blouson.

« Comment *toi*, tu le connais ?

— Je rave partout. Ne me regarde pas comme ça. C'est pas mon genre.

— Les hommes se donnent toujours un genre. »

Il passe un bras sur mon épaule, pose sa tête contre la mienne et me montre la galaxie mauve, tissée de perles et de sequins.

« Regarde, dit-il et je sens son souffle sur mon visage, doux, chaud, sucré. Les planètes. Les étoiles.

— J'ai encore les oreilles et les tripes qui bourdonnent à cause des basses. Je peux pas me concentrer sur autre chose.

— Ça cogne fort en dessous. Le voltage est digne d'un concert de stade! »

Nous rions et son corps se rapproche du mien, il prend ma main.

Je regarde ce versant de son visage. Un profil comme une chaîne de montagnes ; j'aimerais faire courir mes doigts dessus : front, nez, lèvres et menton, pour revenir aux lèvres et y loger mes doigts.

« On voyage tous, Moose dit. Comme les étoiles. »

Tout près, des cris. C'est le Crabe et l'autre gars qui s'embrouillent à l'entrée de l'église. La voix rauque, profonde du Crabe me fout les jetons.

« Il fait froid, dis-je. Rentrons. Il faut que je retrouve mes amies. »

Nous retournons sur le dancefloor. La piste est encore au lovers rock. Moose enfonce son visage dans mes cheveux et nous dansons, rotations lentes, nos hanches frissonnant l'une contre l'autre. La ligne de basse passe de son cœur au mien, nous relie. Il n'y a plus d'oxygène. Dopés au gaz des revenants, nous sommes plus esprits que vivants.

Je pose mon visage contre sa poitrine, m'appuie le long de ses côtes. Ferme les yeux et me demande combien de temps cette sensation peut durer.

Lorsque les lumières reviennent, le MC parle de la soirée de la semaine suivante et annonce un concert de Misty in Roots. Asase et Rumer fendent la foule pour me rejoindre. Elles se postent à ma gauche et à ma droite, les yeux rivés sur Moose. Je fais les présentations.

Moose les salue d'un simple hochement de tête mais je checke la manière dont il regarde Asase – comme le font tous les hommes, comme si tout était devenu flou et qu'ils ne voyaient plus qu'elle.

Rumer n'arrête pas de tousser, la respiration sifflante. L'humidité de la Crypte réveille parfois son asthme. Je passe un bras dans son dos.

Asase se tient face à Moose, bras croisés, tête penchée sur le côté, lèvres retroussées, comme un fusible rouge sang.

« Tu viens d'où ? »

— De l'Est, répond-il.

— Où sont tes potes ?

— On peut la jouer solo parfois, non ? »

Avec son mètre soixante-dix-huit, Asase a les yeux presque à la hauteur de ceux de Moose. Le dub master annonce : « Dernière danse, dernière. À vos partenaires. »

Asase ondule des hanches à la plainte du lovers rock, se penche vers l'avant et jette ses bras autour du cou de Moose. Ils dansent. Collés rub-a-dub style.

Moose me jette un regard interrogateur par-dessus l'épaule d'Asase. Je garde un œil sur lui. Un poids terrible me tombe sur l'estomac. Je fixe la nuque d'Asase. On ne sait jamais où elle s'arrête. Mais ça se passera comme d'habitude. Asase obtient toujours le putain de truc qu'elle veut.

Lumières on, lumières off. Elles se rallument de nouveau.

Il est six heures du mat'.

Le MC lance : « Et c'est terminé! »

Je prends le bras de Rumer et elle s'appuie sur moi dans l'escalier. Asase marche devant, ses pas épousent le langage de la rue, son allure indique que la go maîtrise la situation. Moose est un peu en retrait. Nous suivons une lente file d'amants blottis, de ravers en groupe ou solitaires qui remontent vers la sortie. Et je jure que chaque nuit, deux cents personnes s'entassent dans la Crypte pour en ressortir cinq cents, les esprits des anciens rendus à la vie par la sinsemilla et la chaleur humaine.

Sur le seuil de l'église, Bongo Natty lance un mot à chacun. C'est lui qui gère les soirées à la Crypte. Il prend l'argent à l'entrée, fait son prêche aux gens quand ils arrivent, fait son prêche aux gens quand ils partent.

« Vibrations en conscience, sistren... »

Son vrai nom est Nathaniel Bailey, mais tout le monde le connaît comme Bongo Natty parce qu'il organise des manifs pendant lesquelles il assure les percus et appelle à la révolution noire. Il nous distribue des flyers rouges pour une nouvelle manifestation contre la loi Sus qui permet à un policier d'arrêter un frère dans la rue juste parce qu'il marche-riddim, cause-gestuelle, et respire par les trous de nez. Parce qu'il est noir, quoi.

« Faites sonner la révolution, oh you! À la semaine prochaine, si on vous laisse la vie sauve. » Sa voix est presque un souffle, d'une douceur de femme.

Il la joue soft mais il est comme tous les autres gars – les rebelles, les rude bwoys, mon poopaa –, hypersensible au danger, réglé en mode survie chaque fois qu'il descend dans

la rue, torse souple qui balance comme celui des obeah men, regard panoramique sur le monde qu'est là pour les coincer.

Dehors, l'air du petit matin est humide et gris, étrange silence d'apocalypse ; dans ma tête les refrains s'estompent.

Des durs à cuire, des hommes affamés attirent à eux les femmes, viennent planter à leurs oreilles des suggestions qui leur assèchent la bouche. Les femmes, leurs boucles apprêtées désormais aplaties contre leur crâne (remplis de boumboum), transforment leurs poumons en cornes d'appel et délogent la fumée de leur corps.

On prend l'allée en béton qui traverse le cimetière. Mon corps tout radioactif de sons et de ganja essaie de comprendre à quel jeu joue Asase. Peut-être qu'elle fait du charme à Moose pour qu'il nous ramène chez nous ? Peut-être qu'elle veut le garder pour elle ?

La Rover noire de Moose est garée avec les autres voitures un peu plus bas dans la rue, de l'autre côté, près du Manoir, un bâtiment en bois qui tombe en ruines, qui a connu mille vies et abrite actuellement une sorte de centre d'affaires.

Les hommes s'appuient contre les capots de voiture, les dents serrées, les yeux rivés sur les femmes qui passent.

« Tu nous ramènes ? demande Asase à Moose. Tout le monde chez moi ? Il y a du ragoût d'ignames et de pois. » Elle se lèche les babines.

« Pourquoi pas ? » répond Moose.

Asase se glisse devant. Rumer monte derrière Asase. Je m'assois derrière Moose, me cale contre l'appuie-tête en cuir.

« Girl, t'es une rapide », fait Rumer à Asase. Sa voix d'asthmatique est rauque, comme si elle manquait d'air.

« Commence pas », dit Asase d'un ton léger, joueur.

La voiture a son odeur, bleu rivière avec une touche de musc. Une cassette : *Lonely Nights*. La réverb s'efface et je ressurgis de l'exosphère. De mon grand-dedans. Je suis de retour dans les rues solitaires. Notes de piano esseulées, à contretemps.

Asase guide Moose à travers la ville, une ville de temples sikhs, d'églises, de mosquées, de tours, cinq cours d'eau, deux ruisseaux, une rivière. Le cimetière de la Résurrection, un pan de terre rectangulaire, rempli et qui n'accepte plus aucun corps. Chez nous, il y a plus d'ossements que de vivants.

De fines flèches de pluie bombardent les vitres. Âmes courbées-encapuchonnées sur les rues où déambulent les esprits. Nous passons devant Dub Steppaz où les rude bwoys de la Crypte sont maintenant agglutinés, à l'abri du jour qui vient, collés au mur comme des myal men, roulant des yeux façon rocksteady. On pénètre dans la zone de Dead Water, la voiture naviguant le long du canal aux eaux calmes comme la mort. Traversons le pont en dos d'âne pour pénétrer dans la Cité-Cimetière, un ensemble immobilier qui a la forme d'une langue, entouré par un fossé asséché. Au centre, un ancien puits dans un creux entouré de talus de terre, recouvert de métal. Les anciens disent que c'est un puits sacré dont les eaux rouges, ferrugineuses, coulaient auparavant scintillantes de cristaux. Les tours en béton blanc dans lesquelles nous vivons donnent sur le cimetière et les friches environnantes sont connectées par des constructions basses et étroites comme des wagons de train, une structure bondée de gens qui allument des bougies, fument, boivent, broient des herbes – tout ce qui est en leur pouvoir pour repousser

l'énergie diffuse des fantômes qui s'élèvent du cimetière, avides des bruits de la vie. Graffitis de têtes de mort et tibias croisés sur les murs.

Moose se gare devant l'immeuble d'Asase et tout le monde descend.

« Je suis crevée. Je rentre, je dis.

— Tu manges pas avec nous? » fait Asase.

Rumer prend mon bras. « Moi aussi, je rentre. » Sa voix raillée-rouillée donne l'impression que quelqu'un est retenu prisonnier dans sa poitrine. Elle prend une bouffée de Ventoline.

Moose dit qu'il va me ramener chez moi, mais je lui montre la tour en face de nous et je lui indique que je suis déjà arrivée sur mes terres, que tout est OK. Je retire son Gabicci et le lui rends. Il me propose de le garder, il le récupérera la prochaine fois. J'insiste.

Asase dit qu'elle va donner à manger à Moose avant qu'il reparte chez lui. Elle plante son sourire dans mes yeux. « À demain pour les nouvelles, ladies. »

Rumer et moi faisons quelques pas vers son immeuble, nous disons au revoir – on se serre dans les bras. Je me dirige vers ma tour, où les rideaux gris-blanc tourbillonnent comme des esprits contre des vitres obscures, où l'ascenseur métallique est un cercueil suspendu entre enfer et paradis.

Possibilité : aucune.

Je monte jusqu'au dix-septième. L'ascenseur s'ouvre sur le couloir sombre qui mène à la porte de chez moi puis directement dans le salon de Muma. Tout est comme elle l'a laissé quand elle est partie il y a vingt ans, d'après ce qu'en dit mon poppa. Des napperons jaunes fanent sur les canapés

comme des orchidées. Un microphone à ruban et une caisse de disques de jazz. Des peintures avec des montagnes bleues, une mer verte et au loin des bateaux blancs – porte d'entrée vers son univers.

C'est un petit appartement, de plain-pied. Un séjour, deux chambres, un balcon en béton avec des fils en plastique vert tendus pour le linge, une kitchenette avec une table pliante rouge en Formica, des murs sillonnés de fissures noires.

Je sens l'odeur de la roulée de mon père, un mélange de terres tropicales, argileuses. Il est dans la cuisine, en train de lire les *Caribbean News* à table tout en grattant ses boucles argentées, ses cheveux-rebelles-pagaille. Irving, mon poopa, répare les carrosseries. Il ressuscite les voitures cassées, il rétame, soude et fait jaillir des étincelles. C'est un bushman à la peau rouge, de Falmouth, chef-lieu de la paroisse de Trelawny en Jamaïque. Il dit qu'il a du sang taino et du sang d'esclave marron dans les veines; qu'il a survécu à l'extinction. Un jour, il m'a dit que le père de son père retraçait leur lignée en dessinant des cercles de fumée de ganja au-dessus du sol. C'est bien tout ce qu'il m'a dit sur l'histoire familiale.

Je ne ressemble pas à mon poopa même si parfois je reconnais sur son visage un air que je retrouve sur le mien. La manière dont sa bouche se transforme selon son humeur, un lacet qui vient nouer la chair sur sa mâchoire comme une racine têtue.

Je l'appelle par son prénom pour maintenir la distance qu'il a creusée entre lui et moi, la même que celle qui sépare la terre-mère de l'espace. Cet homme et moi, on est des

atomes, jaillis du même brouillard. Embrasés en des endroits différents.

La plupart du temps, son silence étouffe l'atmosphère. À parler seulement pour demander : « T'es qui, de toute manière? T'es la fille de ta mère, plus que de moi. » Pourtant, quand je suis malade, il me prépare du thé au gingembre et de la soupe de poisson, chaude-bouillante avec les clochettes rouges des Scotch bonnets. Il trempe des mouchoirs dans le bay rum et les dépose sur mon oreiller pour que la lotion m'aide à mieux respirer. Dieu, que c'est bon d'être malade dans ces moments-là. Il sait prendre soin de moi mais la plupart du temps, il est cruel. Qu'est-ce que je peux faire avec un homme comme ça, dont le cœur est enfermé dans une cage?

La langue d'Irving, c'était son ceinturon. Il a soixante-six ans et plus il avance en âge, moins il parle, il sort seulement pour aller voir ses amis au Wolf Pub, de l'autre côté de la ville. Il dit que sa mémoire lui joue des tours.

« Encore allée danser avec les morts? il demande, roulant sa cigarette. Tout' les semaines, la Crypte, la Crypte!

— Et?

— T'es trop à suivre la mode. » Il fend l'air avec le journal, comme une matraque. « J'te dis, moi, d'pas aller où tout l'monde va. D'pas penser comme ceux qui sont dans la rue. »

Il prend sa roulée sur le bord du cendrier, aspire. Son visage est tout abîmé, la peau pend sur le creux de ses joues.

« Arrête de traîner avec des mauvais gars! » il dit.

Je remplis un verre d'eau et le vide d'un coup.

J'ai envie de lui demander ce qu'il peut bien savoir de ce monde, à part la mécanique, réviser les bagnoles et débrider

les freins à main, mais les souvenirs du fouet mordant-brûlant de mon enfance viennent toujours me clouer le bec. *Toi aussi, t'es HS! À rentrer en retard de l'école, à déranger les voisins avec ta musique.* Chaque fois que je faisais quelque chose qui lui plaisait pas, il me disait – ses phrases ponctuées par des coups – que Muma aurait honte de moi.

J'ai presque aucun souvenir de Muma dans cet appartement. Elle était orpheline. Née à Portland, en Jamaïque, élevée par des missionnaires quelque part à Kingston. Après avoir épousé Irving, elle est devenue sage-femme à Norwood, mais elle est partie quand j'avais trois ou quatre ans pour aller travailler au Guyana et elle y est morte, trop jeune. C'est tout ce que je sais.

Je revois deux ou trois cérémonies en son souvenir à l'église pentecôtiste. Je devais avoir cinq ou six ans. Après, l'appartement rempli de gens en noir; Oraca, la mère d'Asase, qui serre ma main en pleurant; Irving qui secoue la tête comme s'il n'arrivait pas à croire ce qui était arrivé.

C'est une des raisons pour lesquelles je reste là – je veux pas être loin de ce qui reste d'elle. J'attends qu'Irving m'en dise plus, j'attends qu'il m'aime de la même manière qu'il a dû l'aimer elle, avant.

« Vais me coucher.

— Vas-y, va dormir tout' la journée comme les morts. » Il coince sa roulée entre ses lèvres, prend une bouffée et baisse la lumière de ses yeux.

Dans ma chambre, je mets une cassette, une compilation de dubplate, niveau sono proche-zéro, j'improvise en free-style sur mon micro, je laisse ma colère se déverser.

Je fume, vole, me dissous dans la fumée. Attends la révélation en fixant la photo de Muma sur ma table de chevet. Peau sombre. Mouchetée de taches de rousseur. Tresses qui s'enroulent autour de la tête, comme un panier. Lèvres ouvertes, prêtes à attirer, par la force de son chant, un serpent hors de sa chevelure.

Lumière de la lune déclinante à travers la fenêtre, elle scintille comme la robe en taffetas de Muma. Je ferme les yeux, monte une odeur de vétiver, de terre et de forêt tropicale. Le visage me brûle d'imaginer Asase en train d'enjôler Moose, de m'arracher quelque chose, parce qu'elle est douée à ce jeu-là. Même quand nous étions petites, elle me poussait hors de la scène si je me trouvais entre elle et l'attention qu'elle voulait recevoir. Toute magnétique qu'elle soit, je me demande parfois si je ne la crains pas plus que je ne l'aime.

Je mets de vieux morceaux de dub, mes préférés. J'ai grandi en écoutant mon père passer les disques de chez Trojan Records. Ska, puis rocksteady, puis reggae. Les rythmes et la syncope de mon enfance synchronisés avec le son naissant du dub.

Les morts viennent à nous à travers des ondes sonores familières. Je psalmodie, appelle Muma dans une langue boule-de-feu : « T'es là ? »

Muma est au creux de mon ventre, pareille à un des petits mômes qu'elle mettait au monde. Elle me pousse comme elle le fait toujours, vers le monde extérieur.

Ma respiration s'accélère.

Sa voix tourbillonne hors de mon ventre, comme quand je me sens seule. Je l'entends dans l'air près de moi, une voix aiguë, comme un pleur, d'une vivante chaleur. Peut-être

qu'elle continue à veiller sur moi. Ou bien je l'imagine, elle, parce que je reste un mystère pour moi-même.

Elle chante comme elle le fait toujours et je l'entends :

*sending my dream
always be seen
daughter
Let me tek you to the sea*

Éclairs et tonnerre dans mon cœur ; son et rythme joints, ils enflamment tout. Je règle le micro pour accorder mes basses. Mais la fréquence se brouille, comme un faux contact. La voix de Muma s'affaiblit. Je mets l'ampli. Le micro bourdonne.

« Muma ? » je murmure.

Silence de la chambre.

Je retiens ma respiration.

Rien que de frêles rubans de fumée.

Je l'ai de nouveau perdue.

Abengs

Samedi, 9 h 30 : matinée froide et lumineuse. Serrées sous l'abribus, Asase, Rumer et moi, on attend le 207 pour Londres, près de Dub Steppaz. Le disquaire est l'un de nos rares refuges dans ce trou. Leur point commun à tous ? Le riddim. J'ai nommé : le dancehall ; l'église pentecôtiste, où les fidèles dansent et balancent en attendant que la fumée blanche de l'Esprit saint s'empare de leurs corps ; et Dub Steppaz, une forteresse de vinyle noir.

Tous gérés par des hommes.

J'aime aller chez Dub Steppaz à 8 heures du mat', quand je rentre du boulot et que l'écriteau « FERMÉ » barre la vitrine, avant qu'une foule de types s'arrachent les dub-plates dans cette petite île-oasis. Murs couverts de pochettes de disques scintillantes montrant les plages des Caraïbes, la forêt tropicale, les chantres de la révolution musicale en tuniques à imprimés kente, leurs dreadlocks frôlant le sol, se transformant en racines. Des colibris peints au plafond.

Eustace referme la porte derrière moi, me tend une tasse

de café et continue à lustrer le comptoir et les vinyles au son d'un vieux rare groove des années 1960.

La petite quarantaine, mâchoire carrée, Eustace n'est pas vraiment vieux, mais assez sage et expérimenté pour inciter les plus jeunes à garder les pieds sur terre. En revenant du marché, mères et grands-mères s'arrêtent souvent dans sa boutique pour lui demander conseil à propos d'un fils ou d'un petit-fils qui file un mauvais coton.

Asase adore se frayer un chemin dans le magasin de disques bondé, le samedi en fin d'après-midi, quand nous revenons de Londres. À ce moment-là, c'est plein à craquer. Les types ont les fesses collées contre la vitrine, des volutes de fumée s'enlacent au-dessus de leurs têtes. Rumer la tire toujours par le bras pour l'empêcher d'entrer – en vain : Asase ouvre la porte, se faufile à l'intérieur. Et on la suit.

Elle joue des coudes pour atteindre le fond de la pièce où les disques s'entassent dans des casiers en bois. Rumer et moi, on file de l'autre côté, on empile nos sacs sur l'étroit comptoir jonché de canettes de bière vides. Ça sent la sueur, le rhum éventé et le tabac à rouler.

Asase aime parcourir un à un les vinyles, en faisant ondu-
ler sa colonne vertébrale au son de la musique comme si
c'était une baguette de sourcier et qu'elle cherchait le flow.

Elle attire tous les regards. Les hommes s'approchent d'elle, tous. « Quoi de neuf, ma jolie ? » ils demandent.

S'il y a vraiment trop de monde et que les rude bwoys commencent à s'agiter, Eustace soulève le pan mobile et nous invite derrière le comptoir avec lui.

Ce matin, je me contente de toquer contre la vitre et de lui faire signe. Eustace me rend mon salut et retourne à ses disques.

Nous grimpons dans le bus à moitié vide. C'est parti pour une heure de trajet jusqu'à la capitale. Nous, on navigue encore au pays du dub, captives des lignes de basse qui sillonnent les eaux spectrales de la Crypte, où nous avons dansé avec Moose jusqu'à l'aube. Il est venu nous chercher chez Asase, comme il le fait pratiquement chaque week-end depuis notre rencontre, quelques semaines plus tôt.

On a passé toute la nuit du vendredi à danser dans la stratosphère, à skanker comme si notre vie en dépendait, attrapant l'air à pleines mains, battant des pieds comme en pleine mer. Ensuite, on s'est refait une beauté chez Asase – toilette de chat et vêtements propres. On a englouti un plat de poisson mijoté avec du fruit à pain, on a somnolé, fumé pour se réveiller – ou à peu près. De la rave à la rue, sans dormir un instant. C'est comme ça qu'on fonctionne la moitié du temps.

Je regarde par la fenêtre. Dans les virages, je sens le corps d'Asase peser sur le mien.

Le samedi soir après une blues party, Asase rentre parfois avec un homme pour avoir ce qu'elle veut. Sinon, je vais dormir chez elle. On émerge le dimanche après-midi. On s'installe sur le canapé en velours bordeaux du salon, on ferme les rideaux et on se rendort à moitié devant de vieux films en noir et blanc tandis qu'Oraca s'affaire dans la cuisine. La mère d'Asase prépare du poisson – jamais de viande. Vapeur, frit, bouilli, mais la plupart du temps garni d'herbes. Chez elles, ça sent toujours la mer.

Après dîner, quand nous sommes à demi sonnées par la descente post-ganja et l'excitation du sound-system, Oraca allume quelques bougies et pose un disque de jazz sur la platine et la musique murmure tout bas, tout bas, comme la mer qui bruisse au loin.

Assises par terre, nous mangeons des vivaneaux frits à l'escovitch dans de grands bols en verre, puis nous repoussons les plats, nous allongeons sur le côté, Asase à droite d'Oraca, moi à sa gauche, et nous l'écoutons parler de Queen Nanny, la reine des marrons de Jamaïque. Sa voix de conteuse s'engage en sifflant dans les tunnels de ses dents serrées.

« Plein d'gens pensent que les marrons étaient des esclaves en fuite. Non ! Des guerriers, c'étaient ! Se sont battus contre les Anglais et ils ont gagné. Personne pouvait vaincre Queen Nanny et ses guerriers. C'était une meneuse sub-naturelle. Sa stratégie, c'était le son, elle communiquait à distance en utilisant l'abeng. »

Le chant que m'adresse ma mère est-il du même ordre ? Peut-être est-ce sa manière à elle de me transmettre des souvenirs. Comme le dub et le reggae, pour raconter notre histoire.

À Londres, Asase, Rumer et moi, nous dérivons, suivant le courant des petites rues et de leurs boutiques de Noël toutes scintillantes, voguant sous les lumières, laissant un panache de fumée dans notre sillage. Oui, nous planons. Sous nos lunettes noires de minettes, on rafraîchit nos corps brûlants au contact de la cité de verre.

Nous jouons des coudes dans la foule grandissante des badauds matinaux : chouraveurs, shoppers, frimeurs, installés

aux terrasses des cafés, picorant leur petit déjeuner comme s'ils ne savaient pas grailer.

« J'suis claquée », annonce Rumer.

Elle fouille dans sa pochette brodée de perles vertes, trouve son inhalateur et siffle le contenu du flacon bleu – sa potion magique.

« Eh, tu m'en files un peu ! » s'exclame Asase.

Elle s'empare de l'inhalateur, aspire un bon coup et se met à tousser.

« Espèce de dingue, rétorque Rumer.

— Quoi ? C'est bon, ce truc. Alors, on se la fait, cette ville ? Boutique après boutique, c'est ça, la tactique. »

Rumer s'appuie sur le bras d'Asase et enlève sa chaussure droite – des derbys à bout doré. Ses orteils sont grisâtres et gonflés. On dirait des escargots.

« J'ai mal aux pieds », dit-elle en levant les yeux vers Asase.

Je reconnais la lueur étrange qui brille parfois dans son regard quand elle s'approche d'Asase. Son visage s'embrace comme si elle s'éclairait et s'empourprait en même temps.

« Pauv' tite chose... Se tordre le pied en dansant sur la piste ! » se moque Asase.

Elle s'écarte et se remet à marcher, en tête de notre petite troupe.

Sur le trottoir, des vendeurs ambulants grillent des cacahuètes dans des bassines en cuivre qui font grésiller des notes de caramel comme la face B d'un 45 tours.

Tuuuune in.

Tuune in till a morning.

Nous faisons tourner les têtes sur notre passage. Faut dire qu'on ne s'habille pas comme tout le monde : on porte

notre style musical à même le corps. Nos vêtements à nous racontent une autre histoire. Plis qui claquent comme des coups de fouet, textures mixées, jupes corolle à rembobiner le temps, à fond la frime.

Je regarde Asase. Sa manière bien à elle de casser les codes. Rumer s'habille comme un mec, en pantalon Farah gris et gilet en daim ; j'ai mis mon jean à coutures apparentes, mes chaussures vernies à bouts dorés. Et Asase ? Ma go est juchée sur des escarpins crème qu'elle a ornés de clips en strass – style Stix-Gonze –, sous une jupe trapèze de même couleur en crêpe Georgette, avec un énorme ducat qui se la joue sur une chaîne à double rang autour de son cou.

Elle s'arrête net devant une robe longue exposée dans une vitrine : fluide, avec un body transparent et une jupe plissée arc-en-ciel. Stylée à mort. Taillée pour tuer.

« Cette robe doit valoir le prix d'une Spitfire d'occase, déclare Rumer. Et je parie qu'elle te causera autant de soucis.

— Attends de voir », réplique Asase.

Elle appuie sur l'interphone. Attend. Sonne à nouveau. Occupées à plier des chemises, deux vendeuses lèvent la tête, nous jaugent d'un coup d'œil et nous congédient d'un sourire figé. Une blonde aux joues incendiées de blush regarde la pendule fixée au mur et secoue la tête.

Asase brandit sa pochette en peau de serpent et désigne la tenue. « Cinq minutes », énonce-t-elle en carrant ses larges épaules dans le petit sas d'entrée.

Les femmes nous laissent entrer. La blonde plie la robe et l'emballe dans du papier de soie rose vif.

« Je veux un vrai sac. Pas de plastique », exige Asase en remplissant un chèque.

J'aperçois le nom sur le chéquier : Lucy Blewitt. Putain, qui peut bien être cette Lucy? J'espère qu'Asase n'a pas recommencé à tremper dans des histoires louches.

Rumer et moi, on travaille de nuit chez Bonemedica, une usine de prothèses. On veille au bon fonctionnement des machines, on inspecte les pièces détachées qui sortent de la chaîne de production – les vis et les boulons qui permettront de réparer le corps des gens. C'est un immense bâtiment en briques grises situé dans la zone industrielle, au sud de la voie ferrée. Il y a plein d'autres usines là-bas. Conserves de viande, pain, céramiques. On dort le jour, on vit la nuit.

Asase bosse à temps partiel pour un parfumeur. À Londres, vêtue d'une robe portefeuille en soie, elle hume et mixe toute la journée. « Un parfum, c'est comme une musique, dit-elle. On le compose note après note. »

Elle n'a pas besoin de magouiller. Elle gagne assez pour se louer un appart, mais elle préfère économiser pour acheter un pavillon dans la banlieue chic où elle est allée au collège. Pendant ses jours de congé, elles descendent en ville, ses copines et elle, pour chouer des fringues de créateurs qu'elles dissimulent entre leurs jambes dans les cabines d'essayage.

Au cœur de la nuit, quand on bosse à Bonemedica avec les autres ouvriers de l'équipe, Rumer ressemble à un fantôme, fine silhouette voûtée sur les pièces détachées qu'elle inspecte et les registres d'entretien qu'elle met à jour, peau pâle et taches de rousseur recouvertes de fond de teint. Elle parle moins quand je suis seule avec elle, comme s'il lui fallait l'énergie d'Asase pour s'enflammer. Je me demande pourquoi elle vient à la Crypte. Seule Blanche parmi la

foule, elle se fait rembarquer par les Stix-Gonzes, des dures à cuire comme Asase, qui se battent et triment pour survivre. Elles veulent savoir ce qu'elle fait là, d'où elle vient. « T'es métisse ou quoi ? » demandent-elles. « Irlandaise », répond-elle invariablement.

Rumer est issue d'une famille de voyageurs irlandais. Ils voyagent en caravane de ville en ville, de pays en pays. Elle a rompu avec eux il y a cinq ans pour fuir l'homme qu'ils voulaient lui faire épouser. La mairie lui a attribué un logement social.

Rumer est comme moi : elle cherche sa place. Croit-elle aux fantômes et aux esprits ? Elle ne le dit pas. Quand j'essaie de lui parler de Muma et des voix que j'entends, elle me réplique : « C'est que des vibrations, ma belle. »

La vendeuse blonde observe la signature sur le chéquier et la compare avec celle de la carte de crédit. Elle dévisage Asase, qui lui balance un grand sourire. Pas un vrai sourire, mais un rictus toutes dents dehors. La vendeuse met la robe dans un sac en carton argenté.

« C'est gentil », fait Asase en prenant le sac – sur le ton qu'elle emploierait pour dire « va te faire foutre ».

En sortant de la boutique, je lui demande d'où vient ce carnet de chèques. Pas de réponse.

« Tu pourrais prendre cher pour un vol de chéquier, je dis. Qui te l'a donné ? Est-ce que tu sais ce qui a pu arriver à cette Lucy ? »

J'ai haussé le ton, ce qui ne m'arrive presque jamais avec Asase, mais j'ai l'estomac noué depuis que je l'ai vue danser avec Moose. Et la chaleur envahit mes poings quand je pense au risque qu'elle nous fait courir, à Rumer et moi.

Une grosse veine se met à palpiter sur sa tempe.

«Casse-toi si ça te plaît pas!» Elle m'a crié au visage, les yeux exorbités. Elle glisse son bras sous celui de Rumer. «Toi, au moins, tu me feras pas les yeux doux.

— Tu débloques, ma pauvre», réplique Rumer, mais elle ne résiste pas. Il suffit qu'Asase la touche pour qu'elle cède.

D'où vient la force d'Asase? Peut-être du fait que sa famille est originaire d'Alligator Pond, un village de pêcheurs situé au fond d'une vallée entre les monts Santa Cruz et les monts Don Figuerero, berceau des premiers navigateurs qui ont posé le pied en Jamaïque il y a plus de mille ans. Peut-être qu'elle la tient aussi de son père, Hezekiah, un homme qui n'en fait qu'à sa tête et qui l'a élevée sur le même principe. Le jour où Oraca s'est rendu compte que sa gamine, alors âgée de treize ans, filait en douce pour aller danser à la Crypte, Hezekiah n'était pas fâché, au contraire. D'après lui, plus tôt leur fille apprendrait à gérer les hommes, mieux ça vaudrait. Et Asase a appris à les gérer, c'est sûr. Maintenant qu'Hezekiah a quitté la maison, elle le rabroue sur un ton que même Oraca ne se serait pas permis d'employer avec lui.

Ou bien c'est parce qu'elle n'est pas allée au même collègue que Rumer et moi. Un collègue pourri auquel Asase a échappé parce que le père Mullaney a écrit une lettre de recommandation pour Oraca afin que sa fille soit scolarisée dans un bon établissement catholique.

L'école de Babylone, c'est là que j'ai appris à ne jamais faire ce que je voulais. Ça me semble si loin, maintenant! Rumer est arrivée à Redstone Secondary quand j'avais quinze ans. Nous en avons seize quand nous sommes parties. À l'époque, j'étais dans la chorale. Les profs étaient ravis de

nous écouter chanter, du moment que nous acceptions leur version de l'histoire. Des profs à la langue acérée, plus rapide que le son, aux mots qui claquent comme des coups de fouet pour dire leurs conquêtes, leurs épidémies, leurs incendies.

J'en ai appris beaucoup sur *leur* histoire, mais j'ai dû aller à la bibliothèque pour me renseigner sur la mienne. Et lire des bouquins sur ce dont nous parlait Oraca : l'Atlantique noir, l'abeng, la révolution par le son.

Asase est allée au collège dans une petite ville endormie, à trente kilomètres de Norwood. Terrain de cricket, jardinières aux fenêtres, cabanes perchées dans les arbres. Elle aimait son uniforme : blazer bleu avec des boutons dorés, jupe plissée et cravate noire à rayures dorées qui lui donnait l'allure d'un marin de la Royal Navy. Déjà, à l'époque, elle en rajoutait. Je la soupçonnais de viser plus haut que Norwood et de chercher à se faire des amis dans des endroits plus chics.

Les vitrines s'éteignent. Asase et Rumer marchent en tête dans les rues qui s'obscurcissent. J'aurais mieux fait de me taire. Les sistren doivent rester solidaires dans la rue, sur le dancefloor. Ensemble, nous sommes une prise à trois broches, branchée sur les riddims du dub. Reliées les unes aux autres pour se connecter à l'underground.

Je les regarde. Elles ont presque la même taille. Rumer, grande et mince, vêtue comme un Stix-Man, un vrai cerbère, donne le bras à Asase, qui la dépasse de quelques centimètres. Elle roule des fesses, l'air de me dire « cours toujours ».

Je repense à toutes les nuits que j'ai passées dans le lit d'Asase. Après le départ d'Hezekiah avec une femme plus jeune, quand Asase avait seize ans, elle avait pris l'habitude

de se déshabiller près du lit, en mode strip-tease, laissant tomber vêtements et sous-vêtements à ses pieds, avant de se glisser nue sous les draps. La première fois qu'elle s'est livrée à ce petit rituel devant moi, je suis restée interdite. J'ai regardé le triangle de poils pubiens qui couvrait son entre-jambe, puis son visage.

Où voulait-elle en venir, bordel ?

Elle n'avait rien d'Oraca, mais tout d'Hezekiah, le père dont elle dit qu'elle ne peut pas le blairer. Les mêmes narines qui sifflent, la même peau couleur de cèdre et des iris qui passent du brun au vert comme des feuilles sous le vent.

Elle a pris son foulard en soie bleue sous son oreiller et l'a enroulé sur ses cheveux sans me quitter des yeux, un large sourire aux lèvres. J'avais enfilé ce que je portais toujours pour la nuit, son grand t-shirt barré d'un « Sweet Pussy! » sur le devant. J'ai tiré dessus pour cacher mon bas-ventre.

Elle était censée allumer le joint déjà roulé, posé dans le cendrier sur la desserte en laiton qui lui servait de table de nuit, puis éteindre la lampe, tirer une longue taffe de ganja et me le passer, comme elle le faisait toujours. Ensuite, nous soufflerions la fumée au-dessus de nos têtes et la verrions former des idées que nous tenterions de mettre en mots avant qu'elles se dispersent en fines particules sonores argentées. Nous nous réveillerions le dimanche matin vers l'heure du déjeuner, nos jambes emmêlées, face à face, nos lèvres se touchant presque. Nous nous réveillions toujours de cette manière, quelle que soit la façon dont nous placions nos corps et nos intentions avant de sombrer dans le sommeil.

Mais ce soir-là, elle murmura : « Tu ferais mieux d'aller te laver les pieds.

— Quoi? »

Un silence, puis un hurlement. *Ding dong* qui résonne dans ma tête comme si j'avais pris une volée de coups.

« Tes pieds! Ils sont sales! Tu crois que tu peux venir te coucher comme ça, sans les laver? »

Je suis restée immobile quelques secondes. Elle respirait bruyamment. Puis je suis allée me laver les pieds dans la salle de bains, bien qu'il n'y ait rien à laver. J'avais traversé la chambre pieds nus, mais chez elle, le plancher était propre et ciré. Voulait-elle entendre l'eau couler? Inspecter mes pieds? Vérifier entre mes orteils? J'ai de nouveau traversé la chambre, plancher puis tapis en fausse fourrure orange. Me suis mise au lit. Roulée en boule, dos tourné.

J'éprouve la même angoisse cet après-midi en les regardant s'éloigner, Rumer et elle.

Il me faut toujours du temps pour comprendre que quelqu'un me fait du mal. Une bonne minute, un jour, un an. Vingt-quatre ans. Quatre cents ans. Mais à un moment donné, je reconnais la sensation familière qui me saisit quand mon pouls s'accélère à mesure qu'une substance chimique ancestrale passe de mes tripes à mon sang.

La rage.

Les citadins esseulés apparaissent devant moi comme jaillis de rivières souterraines. Filets de vapeur échappés des bars installés en sous-sol; lumières des boutiques comme des torches braquées dans l'obscurité. Au loin, des sirènes déchirent le silence. Je pense à nos frères qui seront enlevés en pleine rue, engloutis par les fourgons de police. Recroque-

villés comme des clés de *fa*, ils laisseront l’empreinte de leur souffle sur les parois des Black Marias, conscients qu’on ne les reverra peut-être jamais.

Mon cœur cogne. Je guette le rugissement des voitures de flics qui viendront nous arrêter, toutes les trois. À cause du chéquier volé par Asase.

Ils nous font mourir, gémit Muma. *Écoute le chant de la mer, ma fille. Le chant de la mer.*

Les sirènes s’éloignent.

Il fait presque nuit, maintenant. L’ombre d’Asase s’étire derrière elle, forme une masse sombre sur le trottoir. La connexion est rompue entre elles et moi. Me voilà de nouveau coupée de mes propres émotions. Expulsée. Mais c’est ainsi que je pénètre dans l’outre-monde, où chante ma mère. Elle m’apparaît dans les volutes de fumée. Des algues plaquées sur ses boucles empapillotées. Ses os scintillants, lustrés par le sel.

« C'est le son de la révolution. Portez-le dans la rue ! »

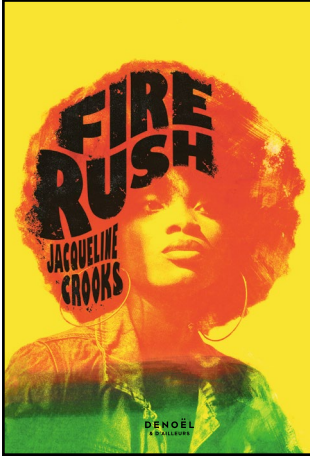
1979, banlieue industrielle de Londres. La jeune Yamaye vit seule avec son père dans une cité-dortoir et travaille de nuit à l'usine. Le week-end, direction la Crypte, le club underground où elle oublie son quotidien morose. Musique dub et reggae dancehall galvanisent les corps. Là, au cœur du temple de la diaspora jamaïcaine et dans les effluves de ganja, on y parle politique et abus policiers.

Un soir, elle danse avec Moose et s'engage dans une histoire d'amour qui lui fait caresser l'espoir de pouvoir s'émanciper de sa condition. Mais un drame scelle le destin de la jeune femme, qui se lance alors dans une quête d'elle-même et de ses origines.

De gang en rave, d'amour en débâcles, de Bristol à la Jamaïque, *Fire Rush* est un premier roman électrisant à la langue chamarrée et combative.

Jacqueline Crooks est née en Jamaïque et a grandi à Londres. *Fire Rush*, son premier roman, a été acclamé par la critique britannique.

Traduit de l'anglais par Nathalie Carré et Karine Guerre.



Fire Rush
Jacqueline Crooks

Cette édition électronique du livre
Fire Rush de Jacqueline Crooks
a été réalisée le 23 mai 2023
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207163887 - Numéro d'édition : 612513)
Code Sodis : U39450 - ISBN : 9782207163894
Numéro d'édition : 397640